

Musique et Nationalisme...

Il faudrait une bonne fois s'expliquer sur la valeur de l'épithète « nationaliste », ou cours du change actuel, sur le marché musical ! Un musicien ne s'incline-t-il pas respectueusement devant le génie annuel découvert à l'étranger par les dilettantes parisiens les plus subtils et imposé par eux dans les cénares d'avant-garde de la ville-lumière ? Il est immédiatement traité — et avec quel supérieur dédain — de « nationaliste ». Proleste-t-il, est infidèle, contre l'abus de compositeurs de qualité discutable importés d'Autriche ou d'Allemagne, de Prusse ou de Chine, en compagnie de chanteurs ou de virtuoses, leurs innombrables compatriotes ? Il en devient, du coup, bien plus « nationaliste » encore. Et si, pour comble d'audace, il arrivait à ce borné, à ce petit esprit, à ce supposé de feu Déroulède de présenter un authentique chef-d'œuvre de France à telle ou telle écurie étrangère, aussi peu chef-d'œuvre que possible, il en serait moqué du doigt dans les salons de concert et piqué de la plume dans les gazettes « au courant ». Et deux douzaines de jeunes gens, vraiment intelligents, ceux-ci, ne manqueraient pas de conclure, avec ponctuation de sarcasmes : Voilà où conduit, en musique, le « nationalisme » !

Cet posté, laissez-moi vous avouer que je demeure sincèrement, profondément et raisonnablement nationaliste ! C'est honteux ? Pas tant que ça ! Car si je me proclame nationaliste en art, c'est parce que je demeure convaincu que l'internationalisme n'y est indispensable !

Eloignement à droite, à gauche et au centre... Expliquons-nous. Qu'est-ce que l'internationalisme ? Eh ! si nous attribuons à l'éthnologie la vertu de redresser les termes faussés par l'usage, nous comprendrons que l'internationalisme signifie « l'échange des nationalismes ». Inter ! entre. C'est net. Le nationalisme de Rimsky-Korsakov, de Borodine, de Moussorgsky et de Balakirev — par exemple — pénétrera donc librement en France, et le nationalisme de Duparc, de Debussy, de Faure et de Ravel s'en ira librement en Russie. De ces deux « nationalismes » sera né un excellent et fécond « internationalisme ». Voulez-vous me dire comment cet échange de deux façons de sentir, de sentir, d'harmoniser, d'orchestrer, de développer pourrait être possible si l'une d'elles n'existaît pas ?... Si, instinctivement, les deux races n'avaient accompli leur respective évolution avec

une liberté, une individualité parallèles, et si chacune n'était demeurée fidèle à son passé, à son présent, et même à son avenir ?

Je l'accorde volontiers, ce serait fort mal comprendre le nationalisme que de le borner à se suffire lui-même et à s'aimer exclusivement, en ne tenant aucun compte du nationalisme d'en face et même en le méprisant. M'accorderai-je, en retour, qu'il y a quelque sottise à tout demander au nationalisme d'autrui en l'adorant au dommage du nôtre ? Quand j'entends dire par un snob dernier-cri que Debussy est un musicien « périmé » et que M. Schœnberg est le Messie des temps présents, — air connu, — je tressaille douloureusement. Le coq a chanté trois fois. Un — ou plusieurs prophètes d'ailleurs, de la confusion et de l'arbitraire. Et ces jeunes renégats font mieux encore : ils tâchent à détruire un musicien « national » — comprenons bien ce mot — glorieux en France, et un peu partout dans le Monde, pour fabriquer à certain pays étranger un musicien « national » qu'il n'a pas et voudrait avoir ! Si, en ce pays-là, on pouvait enfin opposer Schœnberg à Ravel, quelle joie ! Et aussi quel profit ! Et combien on s'empresserait d'exporter en Amérique le nouveau maître consacré par l'accueil enthousiaste de Paris... Dégageons en deux mots la morale de l'histoire : Soucieux d'internationalisme en France, nos artistes « d'avant-garde » auraient fait du « nationalisme »... en l'honneur de qui vous pensez... Et, je le crains, ces niveleurs de frontières n'auraient pas mis encore au même plan l'école et le raisonnement qui veut être le nôtre et le « poirisme » aveugle — et sourd — qui est le leur !

Un chef-d'œuvre est un chef-d'œuvre, d'où qu'il vienne. Aimons-le pour ce qui palpite en lui d'éternel et d'éternel. Si Beethoven, Schumann, Wagner nous arrêtent, réincarnés, par le prochain courrier de Berlin, courons les saluer à la gare ! Mais laissons crier sur le quai : « Vive Schœnberg » les deux douzaines de « nationalistes sans le savoir » ; car ils ne travaillent, à mon sens, ni pour la Musique, ni pour notre nationalisme à nous !...

LOUIS VUILLEMIN.